

# « QUI VEUT FAIRE L'ANGE FAIT LA BÊTE »

par Nicole Schneegans



Photo Joël Eisenegger

J'écris pour les enfants, tu écris pour les enfants ; nous en avons, vous en avez. Le plus souvent, en outre, nous sommes, « profs » ou « instits », environnés de ceux des autres. Mélangez, additionnez, soustrayez l'exception qui confirme la règle, et vous aboutirez à cette opinion fort répandue : « Qui veut faire l'ange fait la bête ». La somme des écritures pour les chers petits anges n'aboutirait qu'à ajouter une pierre de plus à l'édifice des para-littératures. Elle ne serait qu'un avatar des Belles-Lettres.

Qu'en pensent ceux qui produisent, les auteurs de livres pour enfants, dont je suis ?

Aucun ne vous dira qu'il écrit dans ce registre parce que c'est plus facile, ni parce qu'il a conservé un âge mental figé définitivement sur celui de sa première bicyclette, ni parce qu'il se sent responsable d'une mission éducative qui trouve là son exutoire. Et nous ajouterons tous : « Qu'importe pour qui l'on écrit, pourvu que l'on écrive bien ».

S'agirait-il donc d'une fumée sans feu, évacuable d'un revers de phrase ? Pourtant, si la littérature pour la jeunesse, française surtout, est suspecte de médiocre qualité textuelle, ses écrivains ne peuvent échapper à la nécessité de se demander pourquoi et comment ils s'adressent aux enfants. Je proposerai ici à votre réflexion la mienne.

Ce sera pour dire d'abord, à l'envers de la mode actuelle, qu'écrire pour les enfants ou écrire pour ses pairs, ce n'est pas tout à fait la même chose. Comment pourrai-je évacuer, dans le premier cas, la spécificité d'un destinataire qui associe à une prodigieuse capacité imaginaire et affective un champ de références culturelles réduit ? L'enfant, multiple, mouvant, pétri d'une vitalité propre, n'est pas un adulte en réduction. Ecrire pour les enfants, ce n'est pas écrire en moins, simplifier, par exemple sur le plan du langage comme du contenu ; ce serait plutôt se mettre dans un état d'esprit autre et fermer la porte. La difficulté consiste à se conserver intact dans cette sensibilité aux « verts paradis » auxquels finalement « rien de ce qui est humain n'est étranger ». Il s'agit donc d'exprimer, non de fabriquer avec des intentions.

Cependant, si je prétends m'installer quasi intuitivement dans cet espace de moi-même apte à regagner l'enfance (jamais totalement !), je dois tenter de définir en quoi consiste sa différence. J'écris aussi des textes « venus d'ailleurs ». Or, même si j'utilise des deux côtés une manière identique consistant à partir d'une seule image, d'une seule situation, voire d'un seul mot qui vont s'enrichir progressivement, et gonfler comme pâte à pain, pour aboutir à la construction d'un ensemble en permanente quête de son sens, il me semble que lorsqu'il s'agit d'un livre pour enfants, j'ai la conviction initiale d'avoir à raconter une histoire. Cette histoire ne fera en aucun cas l'objet d'un scénario préalable que l'écriture n'aurait plus qu'à traduire en mots. Elle se tisse à partir de matériaux linguistiques et affectifs, lesquels nourrissent l'imaginaire. Elle ne suit pas forcément un déroulement chronologique. Elle peut être composée sur une tonalité unique ou au contraire comme un puzzle de variations formelles. Mais le tout contribue à une intrigue qui raconte quelque chose.

Et le danger est là. Je le sais pour m'y être parfois cassé les dents.

En effet, si le narratif se suffit à lui-même — et il essaie, le traître ! — si l'écriture se laisse manger par cet envahisseur, alors on aboutit à un texte plat (ce qui n'est pas la même chose qu'un texte écrit délibérément « à plat ») que le seul suspense propre à l'intrigue justifie. Ce sera un livre qui passe, non un livre qui dure, un livre qui file entre les pattes de la mémoire, qui ne s'arrête pas, qui n'a pas d'épaisseur physique, parce que les mots qui le disent auront été asservis à ce qu'ils disent.

Le paradoxe est là : ce qui fait la force de la littérature pour la jeunesse, le narratif (et il faudrait approfondir la fonction de cette nécessité qui touche également la littérature populaire), peut également la conduire à sa perte.

D'aucuns ont essayé de s'en débarrasser, cherchant un mode d'expression où le signifié se cache derrière les jeux kaléidoscopiques d'un signifiant tout puissant. Je ne crois pas que ce soit la bonne solution. On encourt alors le danger inverse : celui de l'incommunicabilité avec le lecteur. Mais entre les deux pôles, le champ du possible est vaste. Et je défends l'idée que c'est bien à l'intérieur du narratif, même si je n'évite pas tous ses pièges, qu'il peut y avoir création en littérature de jeunesse, pour peu que le squelette soit enrobé de chair. La sensualité du langage, le jeu sur ses composants, l'humour comme le tragique, la prolifération imaginaire, entrent parfaitement dans le pouvoir de réceptivité d'un enfant. Mais il ne le sait pas forcément a priori, et d'autant moins qu'il a lu moins de livres. Car pour lui aussi, un livre ne prend son sens qu'en fonction d'un système d'échos qui le rapprochent ou le différencient du reste de sa « bibliothèque personnelle ». Ce n'est donc que par éclaboussures successives qu'il devient sensible à la sculpture d'un texte, à cette singularité qui caractérise l'œuvre.

Je n'ai fait ici qu'avancer une seule idée : raconter est une si vieille forme qu'il est sans doute plus difficile là qu'ailleurs d'innover, de régénérer, hors de la facilité consistant à briser systématiquement ce carcan. Mais je ne résiste pas à en suggérer une seconde : et si le narratif était indissociable, à des degrés plus ou moins occultes, de toute littérature, voire de toute parole ? Mais là, c'est une autre « histoire » ! ●